

# IDÉES

▲ Anna Colin Lebedev, maîtresse de conférences à Paris-Nanterre et spécialiste des sociétés postsoviétiques.



ÉTUDES SLAVES

# Les chercheurs face à la guerre

*Il y a un an, les universitaires français étaient frappés de stupeur par l'attaque russe contre l'Ukraine. Un choc qui, pour beaucoup d'entre eux, s'est doublé d'une remise en question de leur approche des mondes slaves*

Par **CHARLES GIOL**

O n a fini par la coincer pour une interview un samedi en début d'après-midi. Une heure plus tard, elle participait à une conférence au Centre Pompidou et, avant la fin du week-end, elle devait encore répondre à plusieurs journalistes... sans oublier de finir de corriger un paquet d'une centaine de copies. Depuis le 24 février 2022, la vie d'Anna Colin Lebedev a basculé. Dans les semaines qui ont suivi l'invasion russe de l'Ukraine, la maîtresse de conférences en science politique à l'université Paris-Nanterre, dont la notoriété restait jusqu'alors confinée au monde académique, a reçu jusqu'à trente sollicitations médiatiques par jour. Cette spécialiste des sociétés postsoviétiques était priée d'expliquer pourquoi Poutine était passé à l'attaque. Or, jusqu'au dernier moment, elle-même se refusait à croire que le président russe franchirait le Rubicon.

Dans le petit monde des études slaves, qui compte en France une centaine d'enseignants-chercheurs, spécialistes de science politique, d'histoire ou de littérature, le déclenchement de la guerre en Ukraine a fait l'effet d'une lame de fond, qui a plongé tous ces universitaires dans un profond état de sidération. Née en Russie, avant que sa famille ne s'installe à Paris lorsqu'elle avait 9 ans, Daria Sinichkina, qui est maîtresse de conférences en littérature russe à Sorbonne Université, a un souvenir un peu embrumé des semaines qui ont suivi l'invasion : « *J'étais abasourdie, je passais mes journées à lire des fils Telegram qui détaillaient les exactions commises par l'armée russe. Je me disais que, désormais, tous les Russes seraient considérés comme des barbares et ça me désespérait.* » Il a fallu plus d'un mois à la jeune femme pour reprendre ses esprits. Pour elle, comme pour tous ses collègues, est alors venu le temps de la réflexion. Ou plus précisément, pour beaucoup d'entre eux, de l'introspection. Pourquoi pensaient-ils l'attaque russe impossible ? Et pourquoi, jusqu'alors, s'étaient-ils si peu intéressés à l'Ukraine ? N'étaient-ils pas, eux aussi, prisonniers d'une vision russocentrique des mondes slaves ?

## UNE TRADITION RUSSOPHILE

Parmi tous ces chercheurs, on ne comptait certes avant la guerre aucun poutinolâtre revendiqué, même si « *depuis une bonne quinzaine d'années, l'ambassade russe à Paris tentait d'infiltrer l'université française* », comme l'assure Cécile Vaissié, autrice en 2016 d'un livre remarqué, « *les Réseaux du Kremlin en France* » (Les Petits Matins). La politiste, professeure en études russes et soviétiques à l'université Rennes 2, évoque des conférences organisées par l'ambassade, des médailles décernées à plusieurs universitaires : ➡

➔ « *Idéologiquement, une poignée de slavistes français étaient sur des lignes pas très éloignées de celles de Poutine, mais ils restaient relativement discrets. Et depuis un an, on ne les entend plus du tout.* »

Plus sûrement que les tentatives de séduction du pouvoir poutinien, c'est une vieille tradition intellectuelle qui explique, suivant la formule d'Anna Colin Lebedev, la prééminence d'un « *filtre russe* » dans l'esprit de nombreux chercheurs en études slaves jusqu'au déclenchement de la guerre. Professeur émérite à l'université Paris-Nanterre, Yves Hamant se souvient du « *fort prisme russocentrique* » dont faisaient preuve ses professeurs lorsqu'il étudiait la civilisation russe à l'université, dans les années 1960. « *Ils avaient tous été formés par Pierre Pascal qui, à partir des années 1930, a été le grand pionnier des études slaves en France, expliquait-il. Or ce singulier personnage, qui était aussi passionnément bolchevique que catholique, avait une vision mystique du peuple russe, celle d'une nation de paysans qui, après avoir pris la tête des autres peuples slaves, était appelée à jouer un rôle décisif dans l'histoire mondiale.* » Une vision fidèle au « roman national » russe, qui, certes débarrassée de ses accents messianiques, a continué d'imprégner nombre de slavistes français au fil des décennies. « *Ce n'est pas seulement le cas en France, mais un peu partout en Europe, précise Cécile Vaissié. La plupart des spécialistes de la Russie, généralement bien intentionnés, étaient contaminés presque malgré eux par l'idéologie impérialiste russe.* »

C'est ainsi qu'après la chute de l'URSS, l'écrasante majorité des « soviétologues » ont concentré leurs regards sur la seule Russie, dédaignant les nombreux autres Etats nés de cet éclatement. A commencer par l'Ukraine et la Biélorussie, longtemps vues comme de simples périphéries du monde russe, sans grand intérêt sur le plan intellectuel. « *Moi-même, j'ai longtemps été victime de ce biais idéologique, témoigne Anna Colin Lebedev, qui est née et a grandi en Russie avant de suivre ses parents en France à l'adolescence. Il a fallu que je m'installe à Kiev en 2008, au hasard d'une affectation de mon mari, pour que je comprenne qu'il existe une authentique culture ukrainienne, différente de la culture russe, et que je commence à m'y intéresser.* »

### “DÉCENTRER” LES ÉTUDES SLAVES

Iryna Dmytrychyn, elle, n'a jamais douté de l'existence d'une identité nationale ukrainienne. Née à Khmelnytskyï, une ville située à mi-chemin de Kiev et de Lviv, elle est la seule enseignante-chercheuse en études ukrainiennes que compte aujourd'hui l'université française. Maîtresse de conférences à l'Inalco, elle s'efforce depuis une vingtaine d'années de donner une visibilité à la littérature et l'histoire ukrainiennes, en traduisant en français des auteurs ukrainophones. Ce fut longtemps un sacerdoce à l'écho limité; depuis un an, des journalistes ne cessent de l'appeler. Une revanche au goût évidemment amer pour la chercheuse : « *Pour que l'Ukraine apparaisse vraiment dans la carte mentale des Européens, il a fallu qu'elle subisse une agression*



## “POUR QUE L'UKRAINE APPARAISSE VRAIMENT DANS LA CARTE MENTALE DES EUROPÉENS, IL A FALLU QU'ELLE SUBISSE UNE AGRESSION HORRIBLE.”

—  
Iryna Dmytrychyn

horrible », soupire-t-elle. Dans les jours qui ont suivi l'invasion russe, malgré son émotion, Iryna Dmytrychyn n'a pas ménagé sa peine pour expliquer, de plateaux télé en entretiens dans les journaux, que si les Ukrainiens résistaient aussi farouchement, c'est parce que la plupart d'entre eux ne se sentaient pas russes. « *Les médias avaient touché du doigt le sentiment national ukrainien en 2014, avec la révolution de Maïdan puis le déclenchement de la guerre dans le Donbass, mais il y avait encore une forme d'incompréhension chez les journalistes et un vrai besoin de pédagogie* », souligne la chercheuse franco-ukrainienne.

Comme elle, Anna Colin Lebedev s'est fait un devoir d'aider les médias, et à travers eux le public, à « décentrer » leur regard sur les mondes slaves. Depuis un an, la chercheuse, qui a notamment travaillé sur les anciens combattants ukrainiens de la guerre soviétique en Afghanistan, et leur implication dans les événements de Maïdan, s'est muée en vulgarisatrice. « *Au début de la guerre, j'avais le sentiment de remplir une mission de service public, il me semblait essentiel de donner des clés de*



*compréhension* », explique celle qui, en plus de consacrer beaucoup de temps à répondre aux médias, est très active sur Twitter, où elle compte aujourd'hui près de 80 000 abonnés. A travers ses interventions sur le réseau social, où elle publie de longues et éclairantes analyses sur diverses questions liées au conflit ukrainien, Anna Colin Lebedev assume le fait d'exercer un effet de « mise à l'agenda » auprès des nombreux journalistes qui la suivent, estimant qu'elle peut les inciter à s'emparer de sujets peu visibles. Au printemps dernier, pour synthétiser ses réflexions sur les ressorts de la guerre, elle a aussi écrit un livre, « Jamais frères ? Ukraine et Russie : une tragédie postsoviétique » (Seuil). En revanche, au cours des douze derniers mois, la politiste n'a produit aucun article scientifique. « *C'est une grande frustration. Entre toutes ces activités et ma charge d'enseignante en science politique à Nanterre, le temps me manque, souffle-t-elle, confiant son épuisement. J'ai demandé un congé recherche à mon université, mais je n'en bénéficierai au mieux qu'à partir de l'automne prochain...* »

Or, c'est seulement par la recherche, et par un profond renouvellement des approches universitaires, que pourra se concrétiser le « décentrement » des études slaves que la plupart des chercheurs appellent désormais de leurs vœux. Chez les étudiants, les vocations ne semblent pas manquer pour tenter de combler des décennies de silence scientifique sur l'histoire, la littérature et la civilisation ukrainiennes. « *A la rentrée de septembre, pour la première fois depuis que j'y enseigne, nous avons dû refuser des étudiants qui souhaitaient s'inscrire en licence d'études ukrainiennes à l'Inalco, souligne Iryna Dmytrychyn. Il y avait trois fois plus de candidats que de places disponibles.* »

### “DÉCRYPTER LE NATIONALISME RUSSE”

Le nombre de doctorants travaillant sur la jeune nation a lui aussi connu une forte inflation depuis un an. Mais ils se heurtent pour l'heure à une difficulté majeure : pour des raisons de sécurité, les autorités françaises n'autorisent pas les chercheurs à se rendre en Ukraine. Parce que la fréquentation de leur « terrain » leur semblait indispensable, mais aussi pour exprimer leur solidarité envers un peuple agressé, plusieurs doctorants ont bravé l'interdit au cours des derniers mois, autofinçant des séjours semi-clandestins. Alexandra Goujon, qui fut l'une des premières politistes françaises à travailler sur l'Ukraine, dès la fin des années 1990, ne leur jette pas la pierre : elle-même s'est rendue à deux reprises dans le pays depuis le début du conflit, à Lviv puis à Kiev. « *Malgré les consignes, j'étais déjà allée plusieurs fois dans le Donbass depuis 2014, raconte la maîtresse de conférences à l'université de Bourgogne, qui travaille notamment sur la question de la mémorialisation des conflits en Ukraine. Pour recueillir les informations les plus fiables, les plus fines, rien ne remplace le fait de s'entretenir sur place avec des témoins.* »

Les russologues sont confrontés au même problème. Dès le premier jour du conflit, les autorités françaises ont demandé aux universités de rompre

toutes leurs relations avec la Russie. Un ordre auquel, en l'occurrence, aucun chercheur n'a songé à désobéir : tous les universitaires russes ayant été sommés de se déclarer en faveur de l'« opération militaire spéciale » en Ukraine, ce serait par ricochet apporter sa caution à l'agression poutinienne. Les programmes de recherche binationaux ont donc été suspendus, ainsi que les voyages de chercheurs français en Russie. Pour une durée indéterminée, les historiens et les spécialistes de littérature sont coupés des archives russes, les politistes de leurs interlocuteurs institutionnels. « *Cela va vite poser un vrai problème de compétence, déplore Cécile Vaissié, l'autrice des “Réseaux du Kremlin en France”, qui travaille notamment sur les dissidents en URSS et dans la Russie poutinienne. Sans accès aux sources, nous devenons chaque jour un peu moins spécialistes.* »

Au début de la guerre, certaines voix extérieures au milieu académique ont même questionné l'opportunité de continuer à étudier la culture russe, en particulier sa littérature, parce qu'elle serait intrinsèquement marquée par une idéologie impérialiste. « *Il est vrai que le canon littéraire russe, qui va de Pouchkine à Dostoïevski en passant par Lermontov, Tourgueniev et Tolstoï, a été construit à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans une optique éminemment politique, explique Victoire Feuillebois, maîtresse de conférences en littérature russe à l'université de Strasbourg. La question de l'identité nationale travaillait alors beaucoup les élites intellectuelles et politiques, et les œuvres de ces écrivains ont été érigées en parangons de la singularité de la culture russe.* » Un siècle et demi plus tard, le rapport à cette littérature « nationale » a peu évolué en Russie. Dans les écoles, de Saint-Petersbourg à Vladivostok, on lit toujours religieusement le célèbre discours prononcé à la fin de sa vie par Dostoïevski à l'occasion de l'inauguration d'une statue de Pouchkine à Moscou : l'auteur des « Possédés » y théorise l'idée selon laquelle la Russie, après avoir réuni les peuples slaves sous son égide, a la mission sacrée de sauvegarder les valeurs morales menacées par le « pourrissement » de l'Occident. « *Les échos de ce texte avec l'actualité donnent à réfléchir, poursuit Victoire Feuillebois. Et c'est précisément pourquoi il serait mal avisé d'arrêter de lire Dostoïevski : sans même parler de son génie d'écrivain, le fait d'analyser, de contextualiser les théories parfois délirantes qu'il a échafaudées en vieillissant peut aider à décrypter le discours du nationalisme russe contemporain, dont elles sont l'une des composantes.* »

Sa collègue Daria Sinichkina, la jeune enseignante en littérature russe à la Sorbonne que le déclenchement de la guerre a si profondément bouleversée, ne pense pas autrement : « *Nous, les chercheurs français, nous sommes libres de porter sur la Russie un regard critique, c'est essentiel pour engager une réflexion complexe sur sa culture, dont la récupération impérialiste dans sa variante poutinienne est détestable. Cette liberté intellectuelle, c'est une chance formidable, et nous nous devons de l'exercer pleinement.* » ■